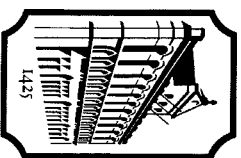


HUMANISTICA LOVANIENSIA

JOURNAL OF NEO-LATIN STUDIES

Vol. LIII - 2004

OFFPRINT



LEUVEN UNIVERSITY PRESS



HUMANISTICA LOVANIENSIS Journal of Neo-Latin Studies

Editorial Board

Editors:

Prof. Dr. Gilbert Tournoy (K.U. Leuven); Prof. Dr. Dirk Sacré (K.U. Leuven); Prof. Dr. Monique Mund-Dopchie (Université Catholique de Louvain); Prof. Dr. Jan Papy (K.U. Leuven).

Associate Editors:

Prof. Dr. Charles Fantazzi (Windsor-Ontario); Prof. Dr. Marc Laureys (Bonn); Dr. William McCuaig (Toronto); Prof. Dr. Massimo Miglio (Viterbo); Prof. Dr. Jan Oberg (Stockholm); Prof. Dr. Elena Rodríguez Peregrina (Granada); Prof. Dr. R.W. Truman (Oxford); Prof. Dr. G. Hugo Tucker (Reading); Prof. Dr. Terence O. Tunberg (Lexington, KY); Prof. Dr. D. Wuttke (Bamberg).

Editorial Assistants:

Mrs J. IJsewijn-Jacobs; Dr. Godelieve Tournoy-Thoen; Drs. Denny Verbeke.

Deceased members:

Prof. Dr. Jozef IJsewijn (K.U. Leuven); Prof. Dr. Leonard Forster (Cambridge); Mgr. José Ruysschaert (Bibl. Apostolica Vaticana); Prof. Dr. Lidia Winniczuk (Warsaw); Prof. Dr. Veljko Gortan (Zagreb); Prof. Dr. Constant Matheussens (K.U. Brussel); Prof. Dr. Fred Nichols (New York).

*

Volume 1 through 16 were edited by the late Mgr. Henry de Vocht from 1928 to 1961 as a series of monographs on the history of humanism at Louvain, especially in the *Collegium Trilingue*. These volumes are obtainable in a reprint edition.

Beginning with volume 17 (1968) HUMANISTICA LOVANIENSIS appears annually as a *Journal of Neo-Latin Studies*.

Orders for separate volumes and standing orders should be sent to the publisher: *Leuven University Press*, Bijlde-Inkomstraat 5, B-3000 Leuven (Belgium).

Librarians who wish for an exchange with *Humanistica Lovaniensia* should apply to the Librarian of the University Library of Leuven (K.U.L.): Dr. R. Dekeyser, Universiteitsbibliotheek, Ladeuzeplein 22, B-3000 Leuven (Belgium).

Manuscripts for publication should be submitted (2 ex.) to a member of the editorial Board. They should follow the prescriptions of the *MHRRA Style Book*, published by W.S. Maney, Hudson Road, Leeds LS9 7DL, England (5th edn, 1996). After the final acceptance of the contribution a disk (preferably Word on Apple Macintosh) will be most welcome.

Contributors will receive twenty offprints of their articles free of charge.

Address of the Editors: Seminarium Philologiae Humanisticae, Katholieke Universiteit Leuven, Herengracht 21, B-3000 Leuven.

Aline Smeesters*

LES BERCEUSES LATINES DE PONTANO ET LEURS SOURCES ANTIQUES

Giovanni Gioviano Pontano¹ (Cerreto, 1429 — Naples, 1503) est l'un des auteurs néo-latins les plus marquants du *Quattrocento* italien. Il aborde des sujets et des genres très variés, s'exprimant en prose aussi bien qu'en poésie. Dans ce dernier domaine, il inaugure une veine originale, rarement exploitée par ses prédécesseurs antiques, à savoir "un lyrisme exclusivement consacré aux joies et aux peines familiales".² Particulièrement représentative de ce courant est la série de douze berceuses (*Naiade*) en distiques élégiaques écrites à l'occasion de la naissance de son fils Lucio (en 1469) et insérées dans le deuxième livre du recueil *De Amore Coniugali*.³ Ces poèmes charmants, uniques en leur genre, nous font participer à la vie quotidienne d'un nourrisson, entre les siestes et les tétées, les câlins de sa mère et de sa nourrice, les jeux avec ses sœurs et avec les chiens de la maison. Au plan de la forme, ils parviennent à unir la simplicité des chansons populaires à l'érudition d'une langue qui, par un ensemble de traits (sa tonalité caressante, sa richesse sonore, ses répétitions, ses diminutifs, ses expressions familières), évoque à la fois le modèle des *Elégiaques*, de Catulle et des comiques latins. Dans un article

* Aspirante du Fonds National de la Recherche Scientifique — Belgique.

¹ Pour une introduction à sa vie et à son œuvre, voir *Musae Reduces. Anthologie de la poésie latine dans l'Europe de la Renaissance*. Textes choisis, présentés et traduits par P. Laurens. Tome I (Leyde: Brill, 1975), p. 121. Plus de détails dans E. Percopé, 'La vita di Giovanni Pontano' et 'Gli scritti di Giovanni Pontano', *Archivio Storico per le province napoletane*, N.S. 22 (1936), 116-250 et 23 (1937), 57-228.

² P. Galand-Hallyn, 'Un aspect de la poésie latine dans la France de la Renaissance: le "lyrisme" familial', *Chloé*, 4 (2002), 25-40.

³ L. Monti Sabia fournit une analyse très complète de ce recueil dans l'article 'Un Canzoniere per una moglie: realtà e poesia nel *De Amore Coniugali* di Giovanni Pontano', in *Poesia umanistica latina in distici elegiaci. Atti del Convegno internazionale Assisi, 15-17 maggio*, ed. G. Cortazarro e F. Santucci (Assisi: Accademia Provenziana del Subasio, 1999), pp. 23-65.

précédent⁴, nous avons présenté les caractéristiques langagières générales de ces berceuses; à présent, nous voudrions considérer plus en détail les motifs présents dans les *Naeniae*, c'est-à-dire les aspects de la vie quotidienne de Lucio, afin de vérifier s'ils renvoient, dans leur contenu et dans leur formulation, à des modèles précis au sein du corpus des poètes antiques.

1. Des modèles potentiels

Le thème de la petite enfance a été assez rarement exploité dans la poésie latine antique, mais il n'en est pas totalement absent, de sorte que Pontano disposait malgré tout de modèles potentiels. Michel Manson a décrit l'apparition, chez les poètes latins à partir du premier siècle avant J.-C., d'un discours affectif sur l'enfant, qu'il relie à une évolution contemporaine dans les mentalités.⁵ Cette nouvelle attitude se révèle à travers de nombreux vers éparpillés ici et là, dans lesquels les poètes, depuis Catulle et Virgile, laissent percer ou éclater leur sentiment de tendresse envers les enfants. En vue de dépiquer les éventuels modèles des *Naeniae*, nous avons rassemblé un certain nombre de passages représentatifs de cette tendance, en nous centrant plus précisément sur les extraits où figurent des scènes de la vie de nourrissons; nous en avons rassemblé quarante-cinq.⁶

Ces extraits, dont la longueur varie entre un et dix-huit vers, en totalisent plus de trois cents. Les poètes représentés sont au nombre de treize et s'échelonnent du premier siècle avant J.-C. au quatrième siècle de notre ère: il s'agit de Lucrèce, Catulle, Virgile, Tibulle, Propertius, Ovide, Sénèque, Silius Italicus, Perse, Martial, Stace, Juvénal et Ausone. Cer-

⁴ A. Smeesters, 'Les berceuses latines de G. G. Pontano (1429-1503)', article à paraître dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*.

⁵ M. Manson, 'Puer bimulus (Catulle, 17, 12-13) et l'image du petit enfant chez Catulle et ses prédécesseurs', *Mélanges de l'école française de Rome*, 90 (1978), 1, 247-291.

⁶ Lucr., 5, 222-231; 883-885; Catull., 17, 12-13; 61, 216-220; Verg., *ecl.*, 4, 8-10, 18-25 et 60-63; *Aen.*, 6, 426-429; Tibull., 2, 5, 91-94; Prop., 2, 6, 9-10; Ov., *Epi.*, 8, 91-94; 9, 21-22; 11, 73-76 et 85-88; *Fast.*, 2, 403-422; 3, 217-228; 4, 203-210; 4, 512; 5, 111-128; 6, 141-146; *met.*, 3, 313-315; 6, 335-342 et 358-359; *Pont.*, 2, 3, 72; Sen., *Herc. f.*, 849-857; *Sil.*, 3, 66-77; Pers., 2, 31-40; 3, 16-18; Mart., 9, 20; XI, 39, 1-2; Stat., *Ach.*, 2, 96-100; *silv.*, 2, 1, 78-81 et 102-105; 2, 1, 96-100; 4, 8, 28-29; 4, 8, 35-37; 5, 5, 69-75 et 79-87; *Theb.*, 3, 682-684; 4, 779-796; 5, 499-504; 5, 534-544; 5, 608-619; Juv., 6, 88-90; Auson., *Ep.*, 16, 85-93; *Epi.*, 35; *Parentalia*, 10, 14, 3-4; 29; *Liber pro-trepticus ad nepotem*, *Ad nepotem Ausonium*, 66-69; *Ecl.*, 1 (2), 10-12.

tains passages concernant de simples bébés, d'autres des bébés exceptionnels (divins, héroïques ou historiques). La scène représentée peut ressortir à la vie quotidienne, ou constituer au contraire un moment hautement dramatique (par exemple, l'abandon de Romulus et Rémus). Plusieurs passages s'inscrivent dans un contexte de deuil, soit que le poète évoque les souvenirs de la petite enfance du défunt, soit qu'il décrive l'existence dans l'au-delà des nourrissons décédés, soit encore qu'un bébé soit confronté à la mort d'un proche. Mais tous ces extraits, aussi variés qu'ils soient, ont un point commun: leur auteur s'est intéressé à la figure du nourrisson et l'a dépeint en tant que tel, en lui attribuant des caractéristiques reconnaissables, souvent exprimées par un lexique spécifique.

Si nous confrontons ce corpus avec les douze berceuses, il apparaît que Pontano s'est, bien sûr, inspiré de ces textes, mais pas autant que l'on aurait pu s'y attendre, et même, finalement, étonnamment peu. Certes, les *Naeniae* partagent avec ces passages de nombreux mots du vocabulaire rattaché plus ou moins étroitement à la sphère de la petite enfance (*cunae*, *uagius*, *ubera*, *sinus*, *nutrix*, *oscula*, *blanditiae*, *blaudus*, *tener*...), ainsi que la plupart des situations typiques de la vie d'un nourrisson (l'allaitement, les pleurs, le sommeil). Mais ces situations ne sont pratiquement jamais exprimées par les mêmes tournures; de plus, certains motifs, malgré leur succès chez les Anciens, ne trouvent (presque) pas d'équivalents dans les *Naeniae*, de même que certaines scènes marquantes des *Naeniae* semblent dépourvues de modèle classique. Nous allons le démontrer en passant rapidement en revue les motifs récurrents de notre corpus antique.

1.1. Le sein et le berceau

Chez les poètes antiques, le berceau et le sein semblent être les deux symboles les plus courants de la petite enfance. Les mots *cunae* et *uber*, ainsi que le verbe *lactare*, sont employés comme des équivalents imagés d'*infantia*, dans des expressions telles que *sub ipsis uberibus*⁷, *in cunis*⁸, *primis cunis*⁹ ou *lactantibus annis*.¹⁰

⁷ Stat., *silv.*, 5, 5, 73-74.

⁸ Prop., 2, 6, 10; Ov., *Pont.*, 2, 3, 72; Ov., *Ep.*, 9, 22; Ov., *Fast.*, 4, 512.

⁹ Ov., *met.*, 3, 313.

¹⁰ Auson., *Ad nepotem Ausonium*, 67.

A part ces usages figés, le motif du berceau n'a pas connu de grand développement chez les Anciens; Pontano non plus ne s'y montre pas très sensible. Certains passages antiques contiennent pourtant des ébauches de descriptions, réalistes ou merveilleuses: ainsi, le berceau de Martial était balancé par un esclave qui faisait office de *cunarium motor*¹¹, Juvénal nous parle d'une femme riche et débauchée qui, dans sa petite enfance, dormait *in segmentatis curis* (dans un 'berceau passément d'or')¹²; enfin, dans sa quatrième églogue, Virgile prédit à l'enfant dont la naissance annonce le retour de l'âge d'or: *ipsa tibi blandos fundent cunabula flores*.¹³ Malgré la vivacité des images qu'ils mettent en scène, aucun de ces extraits n'a inspiré Pontano pour la rédaction de ses *Naeniae*.

Si le berceau n'est, en général, rien de plus qu'un objet caractéristique d'un âge de la vie, le sein de la mère ou de la nourrice possède par contre une charge affective très forte. Le lien profond que l'allaitement crée entre une femme et un enfant est régulièrement affirmé par les poètes antiques.¹⁴ Ovide évoque la gratitude de Romulus et de Jupiter envers celles qui les ont nourris: même s'il ne s'agit que d'une louve et d'une chèvre, toutes deux ont mérité des *praemia lactis dani*.¹⁵ Quant à Stace, il rappelle que bien souvent, le dévouement des nourrices a surpassé celui des mères (*quid referam altricum victas pietate parentes?*), en citant les exemples de Bacchus et de Romulus¹⁶. Mais les descriptions concrètes sont rares: nulle part, chez les poètes anciens, nous n'avons retrouvé de scènes de tétées comparables à celles que décrit Pontano, avec les jeux de la nourrice qui fait passer l'enfant d'un sein à l'autre, avec la succion avide, les mordillements ou les baisers du nourrisson, tels qu'ils apparaissent par exemple dans la troisième berceuse¹⁷:

¹¹ Mart., 11, 39, 1.

¹² Juv., 6, 89 (trad. de P. de Labriolle et F. Villeneuve, Paris: Les Belles Lettres, 1996).

¹³ Verg., ecl., 4, 23.

¹⁴ Politien reprend ce thème au début de la *silve Nutricia*: 'Stat vetus et nullo lex interitura sub aevo / (...) quae gratus blandae officio nutritis alumnos / esse iubet longumque pia mercede laborem / pensat et emeritis cumulat compendia curis.' (v. 1-8).

¹⁵ Ov., Fast., 2, 422 et V, 114.

¹⁶ Stat., silv., 2, 1, 96-100.

¹⁷ Edition utilisée: *Ioannis Ioviani Pontani Carmina*, testo fondato sulle stampe originali e riveduto sugli autografi, introduzione bibliografica ed appendice di poesie inedite a cura di B. Soldati, 2 vols. (Firenze: G. Barberà, 1902). Voir aussi la version éditée par S. Monti, 'Contributi alla storia del testo delle *Naeniae pontianae*', *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli*, 12 (1969-1970), 147-218, qui reproduit

Nutrix canit

Has ego Lucio!o mammas, haec hubera servo:

Dextera mamma tua est, ipsa sinistra mea est.

Singulit sed Lucio!us, mutare licebit:

Ipsa sinistra tua est, dextera mamma mea est.

Utraque sed potius tua sit, iam desine flere,

Desine: dextera tua est mamma, sinistra tua est.

Risit Lucio!us mammanque utranque momordit.

Tune meas mammas, crudule, tune meas...?

Iam saevit, quod dico meas. Ne, candide, saevi:

Haec atque illa tua est, utraque mamma tua est.

Nunc, Luci, nunc suge ambas, ne quis malus illas

Auferat, et clauso, scite, reconde sinu.

1.2. *Les pleurs*

Les pleurs du nourrisson sont mentionnés, comme un trait caractéristique de la petite enfance, chez les Anciens comme chez Pontano. De part et d'autre, le verbe *uagire* et le substantif *uagius* constituent le vocabulaire de prédilection¹⁸; on trouve aussi d'autres mots comme *flere*, *fletus*, *lacrima*, *lacrimula*, *conqueri*, *ululatus*, *gemitus*.¹⁹ Ces pleurs enfantins, sans portée ni gravité chez Pontano, sont par contre régulièrement exploités par les poètes antiques comme un motif dramatique: ils recèlent des déresses, trahissent des secrets, soulignent des malheurs, et ceci de manière d'autant plus poignante que l'enfant lui-même n'en a pas pleinement conscience.

Le premier vagissement du nouveau-né est souvent perçu comme un cri déchirant, chargé d'angoisse existentielle: Stace se rappelle les *tremuli*

l'édition napolitaine de P. Summonte (1505): 'è, per dichiarazione dello stesso editore, condotta sugli originali autografi, e poichè (...) l'originale autografo (...) è da considerarsi perduto o smarrito, (...) costituisce la prima, diretta ed immediata testimonianza dell'autografo definitivo (...)'. (p. 207). Nous avons également consulté l'édition parue dans *Poeti latini del Quattrocento*, a cura di F. Arnaldi, L. Gnardo Rosa e L. Monti Sabba, La Letteratura Italiana, Storia e testi, 15 (Milano-Napoli: Riccardo Ricciardi Editore, 1964), pp. 490-504.

¹⁸ *uagire*: Pont., *Naeniae* II, 1, 3, 9; VII, 5; VIII, 3; IX, 2 et 4; Ov., *Fast.*, 2, 405; 4, 208; 6, 146; Stat., *silv.*, 4, 8, 35; *uagius*: Pont., *Naeniae*, II, titre; Verg., *Aen.*, 6, 426; Lucr., 5, 226; Stat., *Theb.*, 4, 785; 5, 541; *silv.*, 2, 1, 105, Ov., *Ep.*, 11, 73 et 87; Sil., 3, 77; Mart., 9, 20, 3.

¹⁹ *flere*: Pont., *Naeniae*, III, 5; Verg., *Aen.*, 6, 427; *fletus*: Stat., *silv.*, 2, 1, 105; *lacrima*: Stat., *Theb.*, 4, 782; *lacrimula*: Pont., *Naeniae*, II, 3; *conqueri*: Pont., *Naeniae*, VII, 18; *ululatus*: Stat., *silv.*, 5, 5, 71; *gemitus*: Stat., *silv.*, 5, 5, 80.

*ululans*²⁰ qu'a émis son enfant²¹ en naissant, et il raconte que celui-ci l'a 'enveloppé et transpercé' (*implicuit fixique*)²² par son premier gémissement; Lucrèce, quant à lui, affirme que les pleurs du nouveau-né sont le lugubre présage des innombrables malheurs inhérents à la vie humaine: *Vagituque locum lugubri complet, ut aecumst / cui tantum in uita resiet transire malorum* (5, 226-227).

Les récits mythologiques présentent de nombreux nourrissons dans des situations délicates, dangereuses ou tragiques. Ovide surtout aime s'étendre sur ces épisodes. Certains bébés, élevés en cachette, risquent à tout moment de se trahir par leurs cris: Jupiter enfant est sauvé par les Curetes et les Corybantes, qui masquent ses vagissements par le fracas métallique de leurs boucliers et de leurs casques²³; par contre, le fils illégitime de Canacé et Macarée perd la vie pour avoir pleuré en un moment inopportun²⁴. Quand celui-ci, sur ordre de son grand-père, est emporté pour être exposé, il vagit à nouveau — *sensisse putares*²⁵, fait remarquer Ovide. Simple effet dramatique, ou interrogation véritable sur la sensibilité enfantine? Toujours est-il qu'Ovide, dans les *Fastes*, ponctuera des mêmes mots (*sensisse putares*²⁶) l'abandon de Romulus et Rémus, lui aussi accompagné des larmes des jeunes victimes. D'autres enfants mythologiques pleurent parce qu'ils sont attaqués par des bêtes monstrueuses: le petit Procas, sauvagement assailli par les striges, vagit pour demander de l'aide²⁷; Ophélès, enfin, le nourrisson élevé par Hypsipyle dans la *Thébaïde* de Stace, est endormi sur l'herbe lorsqu'un immense serpent le tue d'un coup de queue: *attonito moriens uagus in auras / excidit et ruptis immunit ore querellis / quallia non totas peragunt insomnia uoces*...²⁸

Les pleurs caractérisent aussi, pour Virgile, le sort des enfants morts en bas âge qui peuplent les Enfers: *Continuo audita uoces uagus et*

²⁰ Stat., *silv.*, 5, 5, 71.

²¹ Il s'agit en fait d'un *uerma*, affranchi aussitôt après sa naissance, et que Stace aime et éleva comme un fils (cf. note 1 p. 206 de l'édition des Belles Lettres, Paris, 1944).

²² Stat., *silv.*, 5, 5, 80-81 (trad. de H.J. Izac, Paris: Les Belles Lettres, 1944, tome II p. 209).

²³ Ov., *Fast.*, IV, 203-210; Mart., 9, 20; Stat., *Theb.*, 4, 782-785.

²⁴ Ov., *Ep.*, 11, 73-76.

²⁵ Ov., *Ep.*, 11, 87.

²⁶ Ov., *Fast.*, 2, 405. Cf. aussi, concernant cette question de la sensibilité des nourrissons chez Ovide, *Fast.*, 3, 221-222: '*Et quasi sentient, blando clamore nepotes / tendebant ad ausos brachia parua suos*'.

²⁷ Ov., *Fast.*, 6, 146.

²⁸ Stat., *Theb.*, 5, 541-543.

ingens / infantumque animae flentes, in limine primo / quos dulcis uitae exsortis et ab ubere raptos / abstulit atra dies et funere meruit acerbo.²⁹

La tradition antique a donc bien souvent entouré d'un halo dramatique les pleurs des nourrissons. Rien de tel par contre dans les berceuses de Pontano; le contexte d'alleurs ne s'y prêtait pas. L'atmosphère y est beaucoup plus légère, et l'ambiance propice aux tendres câlineries, par exemple lorsque la nourrice tente de calmer Lucio en utilisant une sur-enchère de diminutifs: *Ne vagi, ne lacrimulis corrumpo misellis / turgidulosque oculos turgidulasque genus*... (II, 3-4).

1.3. L'apprentissage de la parole

Les Anciens semblent fascinés par les premiers balbutiements et tentatives de parole du nourrisson: pour ne reprendre que quelques exemples³⁰, Tibulle évoque les *balba uerba* qu'enfant et vieillard prononcent ensemble (2, 5, 94); l'Hermione des *Héroïdes* regrette de n'avoir pu adresser à sa mère, dans sa petite enfance, des *blanditias incerto ore dictas* (8, 91-92); Stace nous présente Ophélès *teneris mediantans uerba inluctantia labris* (*Theb.*, 4, 797); Ausone pleure un fils *munera primis meditantem absoluerit uerbis* (*Parentalia*, 9, 3). Cet intérêt peut sans doute être rapproché de l'importance que la civilisation romaine confèrait à la rhétorique et au langage en général, l'adjectif *mutus* étant l'épithète caractéristique des animaux.

Pontano n'est pas indifférent à ce motif, puisque dans un poème du recueil des *Hendecasyllabi*, il décrit ainsi les petits-fils dont il rêve: *caros... nepotes / qui blanda oscula balbulasque uoces / incompito simul ore blandiantur, / arguto simul ore suauientur* (I, 12, 8-11). Pourtant, dans les *Naeuiae*, les deux seules personnes que nous voyions bégayer sont la soeur aînée Eugénia et le poète lui-même. Quand Lucio pleure, Eugénia, raconte Pontano, *balbo ore sonat, blaseso ore susurrat* (...) et *dulces garrit in aure iocos* (II, 5-6)³¹, soit qu'elle-même souffre d'un défaut de prononciation (elle devait avoir entre cinq et sept ans à la naissance de son petit frère), soit qu'elle adapte son langage au parler de l'enfant — comme le fait son père dans la douzième berceuse, quand il

²⁹ Verg., *Aen.*, 6, 426-429.

³⁰ Voir aussi Lucr., 5, 230; Hor., *Ep.*, 2, 1, 126; Ov., *Fast.*, 2, 223-224; Stat., *silv.*, 2, 1, 104 et 5, 5, 81-82; *Theb.*, 5, 613-615.

³¹ Pontano s'est peut-être inspiré ici du vers de Martial décrivant le langage d'une petite fille de presque six ans: *et nomen blaseso garritur ore meum* (Mart., 5, 34, 8).

découpe le mot *naenia* en *nae...naenia* (v. 5, 7, 9, 13). Le balbutiement de Lucio est donc, en quelque sorte, sous-entendu dans les *Naeniae*; mais dans les rares cas où nous le voyons émettre lui-même des sons, les verbes utilisés sont tout simplement *canere* (I, 3; VII, 22), *nocare* (I, 5, 7, 9, 11, 13) ou *dicere* (VIII, 3; X, 6), sans aucune référence aux difficultés d'élocution de l'enfant.

1.4. *Rapports affectifs avec les proches*

Chez les poètes antiques comme chez Pontano, les relations affectives du tout-petit avec son entourage sont régulièrement décrites avec attention. Il faut d'abord signaler la variété des personnes que les Anciens nous montrent en contact direct avec des nourrissons: bien sûr, la nourrice et la mère constituent les présences les plus fréquentes, mais elles sont parfois relayées par le père, le grand-père, la grand-mère, la tante, le frère, l'ami de la famille, l'esclave, le pédagogue, voire le maître dans le cas de la naissance d'un petit esclave.³²

Les attitudes et les gestes qui s'échangent entre l'enfant et le cercle de ses proches sont foncièrement les mêmes dans les poèmes antiques et dans les *Naeniae* de Pontano; mais ils sont généralement rendus par des formulations différentes. Si quelques expressions communes peuvent bien sûr être trouvées, il n'y a que très peu de *loci similes* significatifs.

De part et d'autre, nous voyons l'enfant porté dans les bras ou assis sur les genoux. Le terme de *gremium* (le giron dans lequel se blottit l'enfant) est plusieurs fois mentionné chez les poètes antiques³³; par contre, il n'apparaît jamais dans les berceuses de Pontano. Le terme de *sinus*, au contraire, apparaît de part et d'autre dans les descriptions de l'enfant porté dans les bras.³⁴ Les Anciens nous montrent aussi l'enfant tendant les mains ou les bras vers ses parents pour être pris ou attirer leur attention: le petit Torquatus de l'épithalame de Catulle tend les mains vers

³² Le père: Catull., 17, 13; 61, 219; Tibull., 2, 5, 91; Sil., 3, 66-77; le grand-père: Tibull., 2, 5, 93-94; Ov., *Fast.*, 3, 217-228; la grand-mère: Pers., 2, 31; la tante: Pers., 2, 31; Ov., *met.*, 3, 313; le frère: Auson., *Parentalia*, 29; l'ami: Ov., *Pont.*, 2, 3, 72; l'esclave: Mart., 11, 39, 1-2; le pédagogue: Auson., *Ad nepotem Ausonium*, 66-69; le maître: Stat., *silv.*, 2, 1 et 5, 5.

³³ Catull., 61, 217; Auson., *Ad nepotem Ausonium*, 68; Ov., *Ep.*, 8, 94 et au sens figuré chez Stat., *Theb.*, 4, 786 (*in gremio telluris*) et Aus., *Parentalia*, X, 5 (*funus commune in gremio proavum*).

³⁴ Pont., *Naeniae*, II, 20; III, 12; IV, 10; V, 10; VII, 12; XII, 2; Stat., *silv.*, II, 1, 81; V, 5, 84; Ov., *Fast.*, 3, 218; *met.*, 6, 338 et 359.

son père (v. 218: *porrigens teneras manus*), et les fils des Sabines, dans le récit d'Ovide, *tendebant ad ausos brachia parva suos* (*Fast.*, 3, 222); ce geste n'est jamais décrit explicitement dans les berceuses de Pontano, qui nous montre plutôt l'enfant se jeter dans les bras de sa nourrice (par exemple dans la seconde berceuse, v. 17-18: *ah se / iecit in amplexus Lucius ipse meos*).

Les poètes nous font aussi assister aux sourires et aux rires de l'enfant. Chez Pontano, ils sont rendus uniquement par le verbe *ridere*.³⁵ Catulle par contre avait développé davantage ce motif: *Torquatus uolo parvulus / (...) dulce rideat ad patrem / semihante labello* (61, 216-220).

Le bébé peut aussi se mettre en colère: l'enfant gâté de la troisième satire de Perse *iratus mammae lallare recusat* (v. 18); chez Silius Italicus, Hannibal reconnaît en son fils encore au berceau *ora parentis / (...) toruaque oculos sub fronte minacis / uagituque grauem atque irarum elementa mearum* (3, 75-77). Les colères de Lucio, quant à elles, sont rendues par le verbe *sceuire* (III, 9) ou l'expression *conicia dicere* (VIII, 3).

Les 'bisous' donnés ou reçus par le bébé se retrouvent régulièrement chez les Anciens comme chez Pontano; le terme servant à les désigner est généralement *oscula*³⁶ (dans les expressions *oscula eripere*, *oscula dare*, *ad oscula erigere* chez les Anciens, *oscula iungere*, *oscula sumere*, *oscula figere* et *oscula dare* chez Pontano). Signalons que l'emploi de ce terme est conforme à l'une des distinctions que la tradition grammaticale avait établies entre les différents synonymes latins du mot 'baiser'³⁷: à en croire notamment la *Glossa Danielis*³⁸ et le *De differentiis* d'Isidore de Séville³⁹, 'on donne un *osculum* à ses enfants, un *basium* à son épouse, un *sauium* à une catin.'

³⁵ Pont., *Naeniae*, II, 17; III, 7; IX, 9; X, 19; XI, 3.

³⁶ Pont., *Naeniae*, II, 20; IV, 15; VII, 21; IX, 6; Tibull., 2, 5, 92; Ov., *Pont.*, 2, 3, 72; Stat., *silv.*, 5, 5, 83.

³⁷ Voir l'article de J. Lecoq, 'Bastia, oscula, sauia: d'une possible influence de la réflexion de différents sur le sens de la *proprietas* dans les *Bastia* de Jean Second', in *La poésie de Jean Second et son influence au XVI^e siècle*, Les Cahiers de l'Humanisme, Série, Volume 1 (Paris: Les Belles Lettres - Klincksieck, 2000), pp. 39-51.

³⁸ Il s'agit d'une version développée de Servius publiée pour la première fois par Pierre Daniel en 1600, mais dont on trouve des attestations diverses au Moyen Âge et à la Renaissance (voir G. Thilo, *Servii grammatici qui feruntur in Vergili Aeneidos libros I-III commentarii* (Leipzig, 1888), p. 95).

³⁹ Isidore, *De differentiis*, éd. C. Codoñer (Paris, 1992), I, 112 (398), 142 (cité par Lecoq, 'Bastia, oscula, sauia', p. 1, note 10).

Enfin, le bébé peut aussi être amusé ou endormi par des chants ou des récits: Ausone évoque les *nutricis* (...) *lemnata* / *lallique somniferos modos* (*Ep.*, 16, 90-91) et parle aussi de *fabulae* (v. 92); dans la *Thébaïde* de Stace, Hypsipyle a coutume de raconter ses malheurs passés au nourrisson qu'elle allaite et de l'endormir au son de sa *longa querella* (5, 616). Pontano utilise pour sa part le terme *naenia*, bien sûr, mais aussi *fabellae bellae*, *carmina bella*⁴⁰ (II, 8), ou encore *uerba ficta* (IX, 8).

1.5. L'enfant qui rampe

Stace semble tout particulièrement sensible à l'image du petit enfant qui rampe: le verbe *reptare* apparaît régulièrement lorsqu'il évoque un nourrisson.⁴¹ Le petit Ophélès posé dans l'herbe se met bien sûr à ramper, et Stace, dans un très beau passage, nous décrit son innocence découverte des bois:

At puer in gremio uernae telluris et alto
Gramine nunc faciles sternit procursibus herbas
In uultum nitens, caram modo lactis egeno
Nutricem clangore ciens iterumque rendens
Et tenetis medians uerba illuctantia labris
Miratur nemorum strepitus aut obuia carpit
Aut patulo trahit ore diem nemorique malorum
Inscius et uitae multum securus inerrat.
Sic tener Odrysia Mauros niue, sic puer ales
Vertice Maenatio, talis per litora reptans
Improbis Ortygiae latus inclinabat Apollo.⁴²

Dans la silve 5, 5, consacrée à la mort d'un enfant, Stace évoque avec douleur les souvenirs de ses premières années, et parmi ceux-ci réapparaît la scène de l'enfant rampant sur le sol: *reptantemque solo demissus ad oscula nostra / erexi* (v. 83-84). Même lorsqu'il s'agit d'un enfant dans les bras de sa nourrice, le verbe *reptare* réapparaît (*silv.*, 2, 1, 97-98: *Quid*

⁴⁰ La formule *carmina bella* se retrouve dans une épigramme de Martial (2, 7, 2), tandis que dans les *Métamorphoses* d'Apulée, l'âne qualifie le conte d'Amour et Psyché de *fabella bella* (6, cap. 25).

⁴¹ L'image sera reprise par Politien dans la silve *Ambra* pour évoquer la petite enfance d'Homère: *Reptabat maximus infans / fluminis in ripa; reptantem, mollihus uinis / Nais harenivagum rapiēbat saepe sub amnem / ostensura patri, et rursum exponebat in ubra* (v. 224-227). Édition: Angelo Poliziano, *Silvae*, a cura di F. Bausi (Firenze: Olschki, 1996), pp. 125-126.

⁴² Stat., *Theb.*, 4, 786-796 (éd. Paris: Les Belles Lettres, 1990).

(*referam*) *te post cineres deceptique funera matris / Tutius Inoo reptantem pectore, Bacche?*) et Stace va jusqu'à l'utiliser, dans l'expression *inteneris et adhuc reptantibus amnis* (*Ach.*, 2, 96), comme élément identificateur d'un certain âge de la vie. Dans les berceuses de Pontano par contre, ce verbe ne se rencontre pas une seule fois; jamais nous ne voyons Lucio s'aventurer seul loin des bras de sa nourrice, pour découvrir en rampant la maison ou le jardin.

1.6. Le sommeil

Il nous reste enfin à traiter du sommeil de l'enfant. La poésie antique offre une belle description de nourrisson endormi, due à nouveau au talent de Stace: *ille graues oculos languentique ora comanti / mergit humo fessisque diu puerilibus actis / labitur in somnos, pensa manus haeret in herba* (*Theb.*, 5, 502-504). D'autres vers intéressants se rencontrent ici et là: nous avons déjà évoqué la riche Eppia dormant dans son berceau doré (Juv., 6, 88-89); Catulle parle d'un enfant de deux ans qui repose *in ulna tremula patris* (17, 12-13); Lucrèce, comparant les développements respectifs de l'homme et du cheval, signale que l'enfant de trois ans rêve encore du sein: *saepe etiam nunc / ubera mammarum in somnis lactantia quaeret* (5, 884-885).

Pontano évoque très souvent le sommeil de Lucio, mais sans tirer parti d'aucun des passages cités ci-dessus. La fin de la dixième berceuse, où le petit Lucio tente dans son sommeil d'attraper les seins de sa nourrice, évoque le trait de Lucrèce, mais dans des mots différents: *Sentiit Luciolus, dormitque et ridet et optat, / et mammas digitis prensat usque suis* (v. 19-20).

Au terme de ce panorama, il semble clair que Pontano ne s'est nullement senti tenu de suivre les modèles de descriptions de nourrissons disponibles dans la poésie latine antique. Aurait-il donc puisé uniquement dans sa propre expérience et dans sa connaissance générale de la langue latine, pour produire une oeuvre tout à fait personnelle et originale, privée de références à la tradition classique? C'est ce que semble affirmer Liliana Monti Sabia lorsqu'elle qualifie l'oeuvre de 'vincolata da ogni rapporto con gli auctores'.⁴³

⁴³ Monti Sabia, 'Un Canzoniere per una moglie', p. 64.

2. Les modèles effectifs

La démarche consistant à chercher des traces, dans les berceuses de Pontano, des passages anciens qui auraient logiquement dû les inspirer, n'a fourni aucun résultat probant; par contre, la procédure inverse, consistant à chercher des traces, dans l'ensemble de la poésie latine antique, des expressions et formulations présentes dans les berceuses, se révèle bien plus éclairante. Il apparaît alors que Pontano, en réalité, suit parfois de très près le texte de ses prédécesseurs latins — mais que ses modèles se trouvent dans des passages qui ne concernaient pas directement (ou pas du tout) des nourrissons. Pontano les adapte à son propos avec une grande virtuosité; en mélangeant ainsi les registres, il confère à ses berceuses un intérêt littéraire et une profondeur de sens supplémentaires.

Nous présenterons les *loci similes* que nous avons découverts en les regroupant par thème: certains concernent la représentation du sommeil, d'autres renvoient à l'*Orcus* antique ou au personnage de Cupidon. Nous finirons en évoquant les nombreuses interférences qui relient les berceuses de Pontano à la poésie amoureuse de Catulle et des Élégiques.

2.1. Le sommeil

Les *Naeniae* se donnent pour but l'endormissement d'un enfant; elles contiennent donc de nombreuses allusions au sommeil et à ses bienfaits. Dans ces passages, le poète exploite régulièrement des expressions ou des lieux communs de la poésie antique, tirés de contextes variés (mais généralement étrangers au monde de l'enfance).

La première berceuse est une incantation adressée au Sommeil divinisé; après des appels répétés (*somme veni, huc age somme, eia age somme*, etc.), elle se clôt par une déclaration reconnaissante: *Venisti, bone somme, boni pater alme soporis, / qui curas hominum corporaque aegra levas*. Pierre Laurens qualifie ce dernier vers de 'formule quasi philosophique, peut-être souvenir de Stace et d'Ovide'.⁴⁴ La dixième berceuse consacre elle aussi de nombreux vers au sommeil et à ses effets bénéfiques: *Mulcet languidulos, saturat quoque somnus ocellos; / somnus alii venas, corpora somnus alii, / et sedat curas requiemque laboribus affert, / odi tristitiam, gaudia semper amat. / Somne bone o cunctis, assis mihi, candida somme, / Somne bone et pueris, somme bone et senibus* (v. 11-16).

⁴⁴ Laurens, *Musae reduces*, I, 123.

Le poème de Stace auquel Pierre Laurens fait allusion est sans doute la strophe 5, 5, dans laquelle le poète frappé d'insomnie appelle désespérément le sommeil à venir le visiter. L'idée générale du poème est la même que celle qui sous-tend la première berceuse; cependant, il y a peu de rapprochements au niveau formel (à part les mots *Somme, veni* aux vers 15-16). Pour les formules signifiant une injonction pressante à un dieu, Pontano s'est peut-être inspiré également des vers de Tibulle adressés à Phébus: '*huc age cum cithara carminibusque ueni*' (2, 5, 2).

Les *Métamorphoses* d'Ovide contiennent elles aussi une apostrophe au dieu Sommeil. Dans le onzième livre, Iris l'interpelle en ces termes: *Somme, quies rerum, placidissime, Somne, deorum, / Pax animi, quem cura fugit, qui corpora duris / Fessa ministeriis mulces reparasque labori!* (11, 623-625). Cette fois, les ressemblances lexicales avec les *Naeniae* sont troublantes: outre le vocatif *somme*, les mots *cura, corpora, labor* et le verbe *mulcere* se retrouvent dans les passages de Pontano cités ci-dessus.

L'idée que le sommeil apaise à la fois les soucis de l'âme et les maux du corps est un lieu commun dans la littérature latine antique. Le doublet *cura-corpora* se retrouve dans plusieurs vers consacrés au sujet, par exemple dans cet autre passage des *Métamorphoses*: *Noctis erat medium curasque et corpora somnus / soluerat* (10, 368-369).⁴⁵ Le verbe le plus fréquent pour exprimer l'apaisement est *mulcere*⁴⁶, mais on trouve aussi, comme chez Pontano, *leuare* (cf. Ov., *Rem.*, 206: *pingui membra quiete leuat*), *sedare* (cf. Stat., *Theb.*, 12, 514: *Vix ibi, sedatis requieverunt pectora curis*) ou *requiem afferre*.

Pontano confère aussi au sommeil un rôle nourricier: *somnus alii venas, corpora somnus alii* (X, 12). Cette idée est exprimée beaucoup moins souvent que la première chez les poètes antiques; nous en avons pourtant trouvé trace dans les *Pontiques* d'Ovide: *Is quoque qui gracili cibus est in corpore somnus / non alii officio corpus inane suo* (1, 10,

⁴⁵ Cf. aussi *met.*, 7, 634: '*Nox subit, et curis exercita corpora somnus / occupat...*'; ou encore ces vers de Lucrèce (où le terme *corpora* est remplacé par *membra*): *Nunc quibus ille modis somnus per membra quietem / inriget atque animi curas e pectore soluat, / suauitatis potius quam multis uersibus edam*' (4, 907-909).

⁴⁶ Cf. Ov., *Ep.*, 18, 27-28: '*His ego si uidi mulcentem pectora somnum / noctibus, insani sit mora longae freti*'; *met.*, 8, 823-824: '*Lentis adhuc somnus placidis Erysichthona pennisi / mulcebat*'; Sil., 3, 170-171: '*Nec mora; mulcentem securo membra sopore / aggredditur inuenem ac montis incestis amaris*'; Anson., *Ep.*, 19, 5-6: '*tam uolucres hominumque genus superabile curis / mulcebant placidi tranquilla obliuia somni...*'

21-22). Signalons aussi une épigramme de Martial évoquant l'hibernation des loirs: *Tota mihi dormitur hiems et pinguior illo / tempore sum quo me nil nisi somnus alit* (13, 59).

Outre les effets bénéfiques du sommeil, Pontano décrit également le processus d'endormissement. Là encore, il s'inspire des formulations présentes chez les poètes classiques. Ainsi, l'expression *cape, lassule, somnos* (X, 21) rappelle un passage de Catulle décrivant la fatigue des Galles à leur arrivée au sanctuaire de Cybèle: *Itaque ut domum Cybelles tetigere lassulae, / Nimio e labore somnum capiunt sine Cerere* (63, 35-36). Quant à la phrase *somniculus tibi iam lassus obrepi ocellis* (12, 11), elle évoque plusieurs vers similaires chez les Anciens: *Nox erat et somnus lassos submisit ocellis* (Ov., *Am.*, 3, 5, 1), *Blanda quies uictis furrim subrepi ocellis* (Ov., *Fast.*, 3, 19) ou encore *brevisque fessis somnus obrepsit genis* (Sen., *Tro.*, 441).

2.2. *L'Orcus*

La septième berceuse de Pontano fait intervenir un ogre: le terrifiant *Orcus* italien, qui emmène et dévore les enfants désobéissants. La présence de ce personnage dans le folklore italien de l'époque est confirmé par différentes sources: il est cité dans les traités pédagogiques des humanistes Matteo Palmieri⁴⁷ et Maffeo Vegio⁴⁸ et apparaît aussi dans les poèmes épiques de M.M. Boiardo⁴⁹ et de L. Ariosto.⁵⁰ En langue latine, Pontano (comme Vegio, d'ailleurs) transpose son nom en *Orcus*: un terme qui pourtant, dans la tradition antique, désignait plutôt le dieu des Enfers ou encore les Enfers eux-mêmes.⁵¹ S'agit-il là d'une homonymie fortuite?

Vegio affirme que les croquemittaines présents dans les contes de nourrices de son temps sont généralement issus de la déformation populaire de

⁴⁷ M. Palmieri, *Vita civile*, edizione critica a cura di G. Belloni, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento - Studi e Testi, 7 (Firenze: Sansoni, 1982), p. 24.

⁴⁸ *Morphaei Vegii Laudensis De Educatione Liberorum et Eorum Claris Moribus Libri* 6, éd. par M. Walburg Fanning et A. Stanislaus Sullivan, 2 vols. (Washington D.C.: The Catholic University of America, 1933-1936), liber I, caput XI.

⁴⁹ M.M. Boiardo, *Opere*, a cura di F. Ulivi (Milano: U. Mursia, 1986), p. 1010 (libro III, canto III, v. 24).

⁵⁰ L. Ariosto, *Orlando Furioso*, a cura di L. Caretti, La Letteratura Italiana, Storia e Testi, 19 (Milano-Napoli: Riccardo Ricciardi Editore, 1954), p. 382 (canto decimosettimo, XXXIX-LXVII).

⁵¹ M.C. Howatson (éd.), *Dictionnaire de l'Antiquité. Mythologie, littérature, civilisation* (Paris: Editions Robert Laffont, 1993), s.m. *Orcus* (édition originale: *The Oxford Companion to Classical Literature* (Oxford: Oxford University Press, 1989)).

noms latins antiques. Selon les études modernes, une relation de filiation pourrait effectivement exister entre la tradition du monde infernal et celle de l'ogre, à travers l'idée d'engloutissement qui leur est commune.⁵² Nous ne pouvons affirmer que Pontano souscrivait à cette thèse; mais en tout cas, son choix lexical dans la septième berceuse semble viser à créer une sorte de pont entre ces deux traditions:

NAENIA SEPTIMA
NUGATORIA AD INDUCENDUM SOPOREM

Mater loquimur

Fuscula nox, Orcus quoque fuscus; aspice, ut alis 1

Per noctem volitet fuscus ille nigris.

Hic vigiles capiat pueros vigilisque puellas.

Nate, oculos cohibe, ne capiare vigil.

Hic capiat seu quas sensit vagire puellas,

Seu pueros. Voces comprime, nate, tuas.

Ecce volat, nigraque caput caligine densat,

Et quaerit natum fuscus ille meum,

Ore fremit, dentemque ferus iam dente lacestit,

Ipse vorat querulos pervigilesque vorat,

Et niger est, nigrisque comis nigroque galero.

Tu puerum clauso, Lisa, reconde sinu,

Luciolum tege, Lisa, Ferox quos pandit hiatus,

Quasque aperit fauces, ut quatit usque caput.

Me miseram, an ferulas gestat quoque? Parce, quiescit 15

Lucius, et sunt qui rus abiisse putent;

Rura meus Lucillus habet, nil ipse molestus,

Nec vigilat noctu conqueriturve die.

Ne saevi, hirsutas manus tibi comprime, saeve;

Et tacet, et dormit Lucius ipse meus,

Et matris blanditur, et oscula dulcia figit,

Bellaque cum bella verba sorore canit.

20

Nous constatons d'abord que Pontano munit son *Orcus* d'ailes noires (1-2). Il n'est peut-être pas le seul à dépeindre un ogre de cette façon, mais il s'écarte en tout cas de la version la plus commune; le détail des ailes n'apparaît dans aucune des descriptions d'*orchi* que nous avons pu trouver chez ses contemporains (Vegio, Palmieri, Boiardo et Ariosto).

⁵² Cf. A. Bouloumié, 'L'Ogre dans la littérature', in P. Brunel (éd.), *Dictionnaire des mythes littéraires* (Monaco: Rocher, 1988), pp. 1071-1086 (p. 1072). Pierre Grimal (*Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (Paris: Presses Universitaires de France, 1951; 15^e édition 2002), p. 329) signale que, sur les peintures funéraires des tombes étrusques, l'*Orcus* est représenté par un 'géant barbu et hirsute'.

Par contre, le génie de la Mort dans l'Antiquité classique (*Thanatos*) est muni d'ailes. Les plus grands poètes latins se sont plu à représenter le sombre vol de la mort: *mors attris circumulat alis*, écrit Horace (*sat.*, II, 1, 58), tandis que Virgile, dans l'*Enéide*, laisse présager du décès précoc de Marcellus par les mots: *sed nox atra caput tristis circumulat umbra* (6, 866).

Un poème mineur, le *Cynégétique* de Grattius, propose une autre variation de ce thème, qui fait apparaître explicitement le terme *Orcus* et dont la ressemblance avec le texte de Pontano est frappante: *Stat Fatum supra totumque auditissimus Orcus / pascitur et nigris orbem circumsonat alis* (347-348). Nous y retrouvons à la fois l'ablatif *nigris alis* et l'idée d'un *Orcus* vorace. Dans l'*Oedipe*, Sénèque joue lui aussi sur la double thématique de la mort qui vole et qui dévore: *Mors atra audios oris hiatus / pandit et omnis explicat alas* (164-165). Cette fois, c'est l'expression *pandit hiatus* qui se retrouve telle quelle dans le texte de Pontano (v. 13).⁵³ L'*Orcus* dévorant apparaît aussi dans le poème au moineau de Catulle: *At nobis male sit, malae tenebrae / Orci, quae omnia bella devoratis* (III, 13-143).

En outre, les descriptions de la gueule béante de l'ogre présentent certains points communs avec les textes classiques décrivant l'entrée des Enfers. Pontano recourt aux mots *pandit hiatus* et *aperit fauces* (13-14). Ils sont présents tous les quatre (mais dans un ordre différent) dans un passage de Silius Italicus consacré à un maïrais menant à l'Achéron: *Huic uicina palus — fama est Acherontis ad undas / pandere iter — caecas stagnante uoragine fauces / laxat et horrendos aperit telluris hiatus* (12, 126-128). Au vers 130 apparaît en outre le participe *caligans*; or la tête de l'*Orcus* de Pontano est enveloppée de *nigra caligine* (v. 7).

Quoique moins proche du texte de Pontano, la célèbre description de la caverne marquant l'entrée du royaume infernal dans le chant VI de l'*Enéide* présente elle aussi les mots *hiatus* et *fauces*, et insiste sur la noirceur des lieux (237-241). Un peu plus loin, dans le septième livre, apparaît une autre caverne reliée au monde souterrain; *pestiferas aperit fauces*, raconte Virgile (v. 570).

Certes, des ressemblances formelles se rencontrent également avec d'autres passages décrivant des êtres monstrueux en général, et non pas spécialement la Mort ou les Enfers. Par exemple, le vent Vulturne, tel

⁵³ L'expression se retrouve aussi dans le *De Syllabis* de Terentianus Maurus, v. 1294: 'nam neque mors autem nigros pandebat hiatus'; mais Pontano ne pouvait en avoir connaissance, le manuscrit de Terentianus n'ayant été retrouvé qu'en 1493 (cf. l'édition de J. W. Beck (Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1993), p. 11).

que décrit au neuvième livre des *Punica* de Silius Italicus, présente de nombreux points communs avec l'*Orcus* de Pontano: sa tête se cache dans un nuage noir (v. 513: *caput flauum caligine conditus atra* // Pontano, v. 7: *nigraque caput caligine densat*); il est ailé (v. 515) et ouvre grand la bouche (v. 517). Il semble pourtant que Pontano ait consciemment joué sur le sens premier et 'infernal' du nom *Orcus*, en attribuant à son ogre des caractéristiques et un vocabulaire classiquement dévolus au génie ailé de la Mort vorace et à la "gueule" béante du monde infernal.

2.3. Le personnage de Cupidon

Après le Sommeil bienfaisant et le sombre *Orcus*, nous en venons à un troisième motif inspirateur: l'espiègle Cupidon. Trois passages des *Naeniae* rappellent, par leur formulation, certaines évocations de ce personnage dans la poésie latine antique.

Dans l'*Enéide*, Vénus demande à son fils de prendre la forme du jeune Iule; cette ruse lui permettra de toucher Didon à l'occasion des tendres embrassades qu'elle ne manquera pas d'accorder à l'enfant, *cum dabit amplexus atque oscula dulcia figet* (1, 687). Nous constatons que le second hémistiche de cet hexamètre est reproduit presque à l'identique à la fin de la septième berceuse de Pontano: *Et matri blanditur, et oscula dulcia figit* (v. 21).

Un peu plus loin, Cupidon déguisé en Iule se pend au cou d'Enée (v. 715: *colloque pependit*). Il s'agit là d'un geste reproduit par Lucio dans la quatrième berceuse; l'expression choisie par Pontano, *cervice pependit*, n'est pas extrêmement rare, mais il est frappant de constater qu'elle est notamment utilisée par Stace au sujet de Cupidon: *Finierat, tenera matris cervice pependit / blandus et admoitis tepescit pectora pennis* (*silv.*, 1, 2, 103-104).

Enfin, l'interjection *blande puer*, que la nourrice adresse à Lucio au premier vers de la deuxième berceuse, sert à désigner Cupidon dans les *Remèdes à l'Amour* d'Ovide: *Nec te, blande puer, nec nostras prodiunus artes* (v. 11).

La contamination de ces passages est assez compréhensible, Cupidon apparaissant lui aussi sous les traits d'un petit enfant — même s'il est un peu plus âgé que Lucio: il n'est plus nourri au sein, parle déjà sans peine, possède une certaine liberté de mouvement et manie l'arc avec habileté. Mais Cupidon est en même temps, et surtout, le symbole de la passion amoureuse: ces *loei similes* confèrent donc au personnage du petit Lucio une nette coloration sensuelle.

2.4. Relations avec la poésie d'amour de Catulle et des Élégiaques

Les *Naeniae* doivent en fait beaucoup plus qu'il n'y paraît à la poésie amoureuse antique. La présence de ce modèle est déjà sensible dans la tonalité caressante des berceuses, dans la forme métrique choisie par Pontano (le distique élégiaque) et dans la présence de nombreux diminutifs à la manière de Catulle. En outre, dès l'Antiquité, la thématique de la petite enfance et celle de l'amour partageaient un lexique commun : les mots *thalamus*, *oscula*, *sinus*, *amplexus*, *blanditiæ*... apparaissent de part et d'autre, avec bien sûr des nuances différentes selon le contexte. Mais la parenté des berceuses de Pontano avec la poésie d'amour des Latins ne se limite pas à des affinités de tonalité, de métrique et de vocabulaire. Elle va bien plus loin que cela : par le jeu des *loci similes* tirés du corpus classique, la relation affective exclusive que Lucio entretient avec sa nourrice Lisa est régulièrement décrite dans les termes d'une véritable relation amoureuse.

Le cas de la quatrième berceuse est particulièrement flagrant. Nous commencerons par en citer le texte complet :

NAENIA QUARTA NUGATORIA

Nunx iocatur

Ora quis, aut quis labra mihi linguamque momordit?	1
Lucius improbulus, Lucius ille malus.	
Quis collum mamasque meas pectusque momordit?	
Lucius ille malus, Lucius improbulus.	
Ne posthac, ne tange, puer. Cui basia servo	5
Labraque? Cui linguam hanc? Antinoo, Antinoo;	
Cui pectus, mollemque sinum, tenerasque papillas,	
Amplexusque meos? Antinoo, Antinoo.	
Antinoe o formose, veni; tibi brachia pando;	
Quamprimum in nostros, blande, recurre sinus;	10
En mamas, en lacteolas, formose, papillas,	
En cape delicias timula plectra tuas.	
Sed quisnam nostra puer hic cervice pendit?	
Mentior? An certe est Lucius improbulus.	
Implicuit collo simul et simul oscula sumpsit	15
Improbulus non iam, sed probus ipse puer.	

Dans cette berceuse *nugatoria* (badine), la nourrice feint de s'adresser à un enfant rival, qu'elle appelle *Antinoo*s. Or ce prénom renvoie, dans la tradition antique, à deux personnages d'amoureux : le plus assidu des prétendants de Pénélope et le jeune favori de l'empereur Hadrien. Au vers 7,

la nourrice offre à ce rival son *mollem sinum* et ses *teneras papillas* : deux expressions attestées dans un contexte érotique, respectivement chez Tibulle (1, 8, 30) et chez Catulle (61, 104-105). Elle appelle ensuite Antinoo à la rejoindre en utilisant les termes : *Quamprimum in nostros, blande, recurre sinus* (v. 10). Ce vers reproduit presque exactement les mots que Sulpicia adresse à son amant dans le *Corpus Tibullianum* : *et celer in nostros ipse recurre sinus* (3, 9 = 4, 3, v. 24). En outre, la façon dont la nourrice repousse Lucio rappelle la façon dont Acontios s'insurge, dans les *Héroïdes* d'Ovide, contre le fiancé officiel de Cydippe : nous retrouvons, de part et d'autre, l'adjectif injurieux *improbus*⁵⁴, la défense de toucher (*tangere*) le corps de la jeune femme⁵⁵ et l'accusation de ravir des baisers (*oscula sumere*).⁵⁶ L'évocation de ces baisers volés, et surtout le geste de s'enlacer au cou que Pontano décrit au vers 15 de la berceuse (*implicuit collo simul et simul oscula sumpsit*), renvoient également aux mots par lesquels Tibulle décrit les progrès de l'intimité entre un homme et son ami adolescent : *rapta (oscula) dabit primo, post afferet ipse roganti, / post etiam collo se implicuisse velit* (1, 4, 55-56).

Cette dimension amoureuse de la relation entre Lucio et sa nourrice n'apparaît pas aussi clairement dans les autres poèmes, mais elle y est néanmoins suggérée par quelques *loci similes* dispersés çà et là. Ainsi, au début de la deuxième berceuse, la nourrice, voyant Lucio pleurer, le console en ces termes : *Ne vagi, ne lacrimulis corrumpis misellis / turgidulosque oculos turgidulaque genas* (v. 3-4). Ce langage tendre et inquiet évoque celui du fleuve Anio séduit par Ilia en larmes (Ov., *Am.*, 3, 6, 57 : *Quid fles et madidos lacrimis corrumpis ocellos / ...?*), ou celui du ravisseur d'une des Sabines (Ov., *ars.*, 1, 129 : *Quid teneros lacrimis corrumpis ocellos?*). Les *turgiduli ocelli* sont bien sûr aussi ceux de l'amie de Catulle, gonflés de larmes à la mort de son moineau (Catull. 3, 18). A la fin de la troisième berceuse, la nourrice encourage Lucio à téter ses deux seins, *ne quis malus illas / auferat* (v. 11-12). Cette crainte de la présence d'un tiers malveillant rappelle, par sa formulation, la célèbre appréhension de Catulle à la fin de ses comptes de baisers : *Dein, cum milia multa fecerimus, / conturbabimus illa, ne sciamus, / aut ne quis malus invidere possit / cum tantum sciat esse bastorum* (5, 10-13).⁵⁷

⁵⁴ Ov., *Ep.*, 20, 149; sous le forme du diminutif *improbulus* chez Pontano, v. 2, 4, 14, 16.

⁵⁵ Ov., *Ep.*, 20, 149; cf. Pont., v. 5.

⁵⁶ Ov., *Ep.*, 20, 147; cf. Pont., v. 15.

⁵⁷ L'expression *ne quis malus* apparaît aussi dans les *Tristes* d'Ovide (1, 1, 29).

Dans la sixième berceuse, Lucio est encouragé par sa mère à se hâter d'attraper les seins de Lisa, de peur qu'un rival imaginaire ne le devance: *propera nunc, candida Luci*; (...) *Vicisti* (v. 5 et 7). Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, Hippomène reçoit des encouragements très similaires lors de la course qui lui permettra de gagner la main et le cœur d'Atalante: *Hippomene, propera; nunc viribus utere totis. / Pelle moram, vinces...* (10, 658-659).

Dans la huitième berceuse, la mère de Lucio encourage la nourrice à venir au plus vite: *Nil remorata veni, s'exclame-t-elle*, semblant faire écho au choeur de l'épithalame de Catulle, lorsqu'il appelle le jeune époux à rejoindre sa femme pour la nuit de noces: *Perge, ne remorare. / Non diu remoratus es, / Iam uenis...* (61, 200-202).

Dans la neuvième berceuse, la nourrice, en confrontant Lucio à deux autres enfants, dresse en quelque sorte le portrait du bébé idéal; elle commence par parler de son teint, qui ne doit pas être pâle (*pallidus*) comme celui d'Eunomius, ni trop sombre (*nigellus*) comme celui de Titius, mais d'un *rosens color candore refusus*, comme celui de Lucio. Elle respecte en cela le canon de beauté féminine exposé par Ovide, dont la Corinne est *candida candorem roseo suffusa rubore* (*Am.*, 3, 3, 5), et qui livre des conseils de maquillage aux femmes *pallidae* ou *nigrioris* (*Ars*, 3, 269-270).

Dans la onzième berceuse, enfin, la mère, voyant la nourrice refuser d'allaiter l'enfant se demande: *Hubera Lucio lo stulta negare potest?* Ces termes peuvent rappeler une autre servante, la coiffeuse Cypassis, elle aussi qualifiée de *stulta* si elle refuse (*si negas*) de se livrer aux étreintes d'Ovide (*Am.*, 2, 8, 25).

Ces coïncidences ne sont peut-être pas toutes conscientes; il reste que dans l'ensemble, elles imprègnent les *Naeniae* d'une indéniable coloration amoureuse. Cette impression est renforcée par la présentation des poèmes en un cycle⁵⁸ dédié à une personne unique (ici, l'enfant) qui en est à la fois le sujet et le destinataire, ce qui évoque sous certains aspects les 'cycles amoureux' de la poésie antique (et néo-latine).

Les berceuses de Pontano sont donc marquées, aussi bien au premier degré (par exemple dans l'évocation longue et complaisante des seins de la nourrice) qu'au second (à travers les références cryptées à des thèmes

érotiques), par une certaine 'impudeur'⁵⁹ qui, dans le cadre de poèmes dédiés à des tout-petits, peut choquer le lecteur d'aujourd'hui. Mais les contemporains de Pontano n'y voyaient probablement pas malice: comme le montre la célèbre étude de Philippe Ariès, il semble que la notion d'innocence sexuelle de l'enfant et la volonté de la préserver en la protégeant de toute souillure, n'ait pas été répandue avant le dix-septième siècle; auparavant, aucun tabou de cette nature ne marquait les relations entre adultes et enfants, que ce soit dans les paroles prononcées ou dans les gestes accomplis en leur présence.⁶⁰

3. Conclusion

La créativité dont Pontano fait preuve dans les berceuses mérite d'être soulignée: il apparaît en effet que ses sources se situent presque toutes dans des textes dont la thématique est étrangère à celle qu'il entendrait traiter. La poésie latine antique, de Lucrèce à Ausone, offrait pourtant un certain nombre de passages décrivant des scènes tirées de la vie des tout-petits; mais Pontano ne s'en est pas particulièrement inspiré. Si les *Naeniae* partagent avec ces textes le vocabulaire de la petite enfance et la plupart des scènes typiques de la vie d'un nourrisson, elles offrent en fait très peu de *loci similes* significatifs. C'est ailleurs qu'il faut aller rechercher ses points d'attache avec la tradition classique.

Les descriptions du *somnus* présentes dans la première et la dixième berceuse reprennent un *topos* de la poésie latine antique: l'idée que le sommeil apaise à la fois les soucis de l'âme et les douleurs du corps. Pontano lui attribue en outre un rôle nourricier, plus rare chez les Anciens, mais néanmoins mentionné par Ovide. L'endormissement est lui aussi décrit avec des termes tirés de la tradition classique, notamment de Catulle et d'Ovide.

L'*Orcus* mis en scène par Pontano est un être sombre, vorace et ailé. Le détail des ailes ne semble pas caractériser l'ogre italien type; par contre, le génie de la mort chez les Anciens, appelé *Orcus* par le poète Grattius, en est muni. Le terme latin *Orcus* servait aussi à désigner les

⁵⁸ W. W. Ehlers ('Liebes-, Lebens-, Ehepartner. Pontanos *Amores coniugales*', *Mittel-lateinisches Jahrbuch*, 35/1 (2000), 81-99) perçoit dans ce cycle une structure complexe et réfléchie; il se base sur la répartition des locuteurs (nourrice, mère, père) et l'alternance entre *Schlaflied* et *Trinklied* (p. 94).

⁵⁹ P. Nespoulos, 'L'expression des sentiments familiaux dans la poésie de Giovanni Pontano', *Pallas*, 19 (1972), 97-117 (p. 107).

⁶⁰ P. Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (Paris: Seuil, 1973), partie I, chapitre 5 (*De l'impudeur à l'innocence*), pp. 141-176.

Enfers; or, les descriptions de la bouche avide de l'ogre chez Pontano reprennent les mots utilisés par les poètes classiques pour évoquer les cavernes débouchant sur le Royaume des Morts. La septième berceuse de Pontano semble ainsi créer un pont entre la tradition de l'*Orcus* antique et celle de l'*Orcus* populaire italien.

Le personnage de Cupidon transparait ici et là, comme un double sensuel de Lucio. De manière générale, il semble que les *Naeniae* doivent beaucoup au modèle de la poésie amoureuse. Catulle et les Elégiques sont en effet présents à travers de nombreux *loci similes* disséminés dans les douze berceuses: ils fournissent à Pontano, moyennant quelques adaptations au nouveau contexte, des mots et des expressions pour décrire les gestes tendres, le sein sur lequel on se blottit, les larmes qui gonflent les yeux, la jalousie envers un rival (représenté ici par un enfant imaginaire) ou encore le teint rose du bébé.

Les *Naeniae* témoignent donc d'une connaissance approfondie de la poésie latine antique. Loin d'imiter servilement ses prédécesseurs, loin aussi de rejeter leur exemple pour bâtir un langage totalement nouveau, le poète instaure un jeu subtil avec la tradition, qui lui permet de donner ses lettres de noblesse à un genre parfaitement original: la berceuse, qui parle à l'enfant et de l'enfant sur un ton enfantin, mais qui recèle, derrière sa façade naïve, des trésors d'élégance et d'érudition.

Université Catholique de Louvain
Faculté de Philosophie et Lettres
Département des Etudes grecques, latines et orientales
Collège Erasme
Place Blaise Pascal, 1
B-1348 Louvain-la-Neuve
E-mail: smeesters@egla.ucl.ac.be

CONSPECTUS RERUM

1. Textus et Studia

- Paolo Rosso, *Tradizione testuale ed aree di diffusione della Caunteria di Antonio Barzizza* 1-92
- Aline SMEESTERS, *Les berceuses latines de Pontano et leurs sources antiques* 93-114
- Enrique MORALES, *Un breve intercambio epistolar entre Alvar Gómez de Ciudad Real y Adriano VI* ... 115-124
- M^{re} Teresa SANTAMARIA HERNÁNDEZ, *Nicanter Latinus: la difusión latina de Nicandro en el siglo XVI* 125-173
- Michiel VERWEIJ, *Comic Elements in 16th-Century Latin School Drama in the Low Countries* 175-190
- Thomas GÄRTNER, *Gott und Götter bei Jacopo Sammartino und Statius* 191-198
- Arnoud VISSER, *Ridicula ambitio: the Social Function of Humour in the Emblems of Joannes Sambucus* ... 199-218
- Enrique MORALES, *Otras tres cartas de Benito Arias Montano a Abraham Ortelius: edición crítica y traducción a español* 219-249
- Luis CHARLO BREA, *Carta inédita de B. Arias Montano a Levino Torrencio en Ms. Estoc. A 902* 251-262
- Walther LUDWIG, *Die abenteuerliche Reise des Salomon Kiesel alias Cruselius und ihre poetischen Verarbeitungen* 263-298
- Kristi VIIDING & Janika PÄLL, *Die Glückwunschedichte der Rigaer Gelehrten zur Inauguration der Dorpat Akademie im Jahre 1632* 299-322
- Dirk SACRÉ & Luigi MONGA(†), *The Iler in Galliam ac Reditus (1664): a Poem by Sigismondo Chigi (1649-1678)?* 323-332
- Vibeke ROGGEN, *Gender and Humor in Holberg's Epigrams* 333-350
- Sonja M. SCHREINER, *Phaethon puella: Friedrich Wilhelm Zachariä's Der Phaeton and Heinrich Gottfried Reichard's Neo-Latin translation Phaethontis libri V* 351-369